A propos du sud
Nouvelles
Publié par : kim
Publié le : 18-03-2013 13:20:00

Quand on s'attarde un peu sur les conditions de travail, la restauration a toujours été la dernière roue du carrosse. Des horaires à coucher dehors, et croyez-moi, c'est le cas d'un loufiat sur deux, une vie sociale inexistante, des salaires plus que méprisables, une mentalité de vestiaire de rugby raciste et inculte, et si tu rajoutes à ça , l'alcool et la solitude, alors la vie semble beaucoup plus paisible quand on la passe sur un banc public.

Pendant le déjeuner, on évitait d'aborder les grandes réflexions. Fallait qu'on reste léger, bien dans la connerie, qu'on s'élève, qu'on flotte au- dessus de la réalité dans la déconnade inter planétaire, comme ça on gambergeait moins.

Sauf que ce jour, pépé s'est pointé avec sa radio portative et son air sérieux. Le mauvais, le sombre des jours merdiques.

- FERMEZ TOUS VOS GUEULES !!! Qu'il nous dit à tous.

Tout le monde s'est regardé en chien de faillance un morceau de Strasbourg à la bouche et pépé a monté le volume.

La journaliste de France info était à une terrasse de café sur le vieux port à Marseille et partait à la chasse aux loufiats, toujours de bonne humeur les loufiats Marseillais, content de bosser et serviables, vous pensez le sud, le soleil, le sourire, la joie de vivre, les belle femmes et les joueurs de boules, les gentils papys qui boivent du pernod, oh ! Madame je veux y aller, moi aussi, moi ! Moi ! Moi ! J'en veux de toutes ces arnaqueries qu'on nous sert sur le sud.

- Monsieur que pensez-vous des nouvelles mesures prisent par le gouvernement sur le temps de travail ?
- Vous savez ma petite dame, dans notre métier on ne sent pas trop concernés.
- Vous pensez que la loi sur les 39h n'est pas adaptée à votre métier ?
- Je dis qu'on peut pas dire à un client qui vient dîné en couple à 22h de partir à 22h 30.
- Vous êtes le gérant de l'établissement ?
- Non mais faut comprendre les patrons. Si l'on veut perdurer, on ne peut pas travailler 39h par semaine. Ce métier est un métier de passionné, les heures supplémentaires font partie de notre normalité. Tous ceux qui ne comprennent pas ne doivent pas faire notre beau métier. Et puis regardez cette terrasse, nous voyons des gens charmants toute la journée, les femmes sont belles, le sourire de nos client est notre vrai salaire.
- Ne pensez-vous pas que les chiffres d'affaires dégagés par l'industrie hôtelière pourraient permettre de rémunérer des heures supplémentaires ou du nouveau personnel pour réduire les rythmes de travail ?
- C'est pas un métier de feignant ma petite dame !!! Chez nous, on a l'habitude de travailler dur sans se plaindre.

Pépé a coupé le son de sa petite radio portative aussi sec. Il avait son petit sourire en coin qu'on lui connaissait bien.

Un petit silence de gêne s'est installé, on entendait simplement nos allumettes qui craquaient au bout de nos cigarettes, on piquait du nez sur les restes de nos assiettes, sur la nappe blanche pleine de tâche de vin, c'est la table qui saignait.

Et puis, j’ai entendu VRAAAAAAAAAAAAAAAAC !!!!!!!!!!!!!!!!! C’était pépé droit comme un colonel sur sa chaise, le regard fixe, sérieux, colère et sa main qui s’écrase à plat sur la table comme s’il répondait à quelqu’un qu'on n’avait pas vu.

- Petit enculé de loufiat de merde !!!! de suce bite !!!! J’ai créché au Canada, chez les rosbifs. A quatre pattes qu’ils sont venus me chercher pour porter leurs assiettes pleines de bouffes en boite. J’en ai fait de la fraiche chez eux, rubis sur l’ongle, comme un prince, je les faisais casquer. Personne qui veut faire ce boulot là-bas, trop humiliant de servir un autre gazier, de lui essuyer sa petite bouche avant de débarrasser son assiette toute baveuse. Là-bas, ils ont compris les English que ce boulot n’apporte rien, bien trop dégradant, alors ils viennent nous chercher, nous les derniers pauvres cons, les sans couilles au cul.

Je me suis regardé dans le revers d’une grosse cuillère, mais je me voyais pas très bien. Les mots de pépé résonnaient encore. Je me suis dit : « t’as raison pépé, les sans couilles c’est moi, c’est nous tous et tant qu’on l’ouvrira pas personne n’aura le droit de se plaindre ».

Jorgi s’est pointé juste à ce moment -là, comme une maladie, une galle, une lèpre qu’on attend jamais et qui vient quand même et toujours égale à lui- même : gras et haineux.

- Briefing !!! qu’il lança sèchement.

Personne broncha. Tout le monde fumait sa sèche comme s’il n’était pas là. Un fantôme.

- Briefing ! Messieurs ! qu’’il a lancé plus fort.

On bronchait toujours pas. Pas un mot, pas un regard, on résistait même si on savait bien que c’était Jorgi qui allait gagner. Mais fallait qu'on prouve, qu'on se montre quelque chose, histoire de se convaincre qu'on était pas des feux follets, des putains d’émanations de cadavres, des numéros sur un relevé, des êtres vivants, bien vivants et bien là dans l’instant présent, conscient du temps qui s’abattait sur nous et qui nous laissait le choix des conséquences.

Jorgi nous fixait avec son air d’esclavagiste haineux à s’en faire rougir le gras des joues, avec ce rictus qui entrainait sa bouche vers le bas, vers ce bas qui était nous, sur lesquels il était prêt à dégueuler la part la plus sombre de son être. Et quand on connaissait Jorgi, on savait que cette partie de lui était celle qui prenait le plus de place.

- BRIEFING ! NOM DE DIEU ! qu’’il gueula sèchement.

Toujours rien, on ne bougeait pas, on tenait bon, le mur de l’atlantique.

Dans ces cas là, c’est Bobby qui se sentait obligé d’intervenir.

- Aller ! Aller ! Les gars au briefing. Fini de déconner, on fait pas attendre le patron.

Bobby tournait autours des tables d’un pas assuré, persuadé qu'on le craignait. Pépé, lui fumait sa cigarette tranquillement. Il était dans un autre monde, il était à Monaco, à Londres, à Montréal, il était là où ses 20 ans étaient enterrés avec l’espoir, les roses fanées, les rêves et le goût de vivre.

Bobby passait et repassait devant nous en nous regardant tous en coin avec son air suffisant. Mais rien, quedal, on lâchait pas. Fallait une victoire, juste une pour se sentir encore humain. On avait tous besoin de ça.

Bobby s’est mit à faire les gros yeux.

- Bon les gars, ca commence à bien faire. On ouvre dans 10 minutes. Si personne se lève, vous allez

avoir des emmerdes, des emmerdes plus grosses que la tour Eiffel. Vous m’AVEZ BIEN COMPRIS ?

Pépé qui finissait sa clope, fit un geste avec son doigt. Bobby s’approcha de lui aussitôt avec son sourire des grands jours, le sourire du conquérant, celui qui tient sa victoire.

Nous on voulait pas faire gagner Bobby. On voulait que cette victoire soit la nôtre, la victoire des trippes et de la sueur.

Bobby se baissa lentement sur la table de pépé pour le regarder tout sourire, il irradiait ; mais pépé ne bronchait pas, il fumait toujours. Arrivé au bout de son mégot, il tira une dernière taf et jeta son regard comme un poignard dans celui de Bobby et pendant que Bobby accusait le coup, pépé fit le tour de son âme, voyage rapide, incursion en terre vierge, vide et silence, avant de lui souffler toute la fumée au visage comme on crache sur celui du traître. Il se leva ensuite, calmement, réajusta sa ceinture et sa cravate et se présenta devant Jorgi.

- Briefing ! Messieurs ! Qu'il nous dit tout aussi calmement.

Toute l’équipe se leva sur les seules paroles de pépé et pendant qu'on passait près, tout près de Bobby, chacun de nous écrasa au sol sa cigarette tout près des chaussures de Bobby qui ne bronchait jamais quand un homme se tenait debout, près, tout près de lui.

Jorgi commença son briefing comme si de rien n’était à nous resservir toutes ses conneries qu'on connaissait déjà, et sur le même ton, à nous regarder les ongles au bout de nos mimines. Bobby jurait dans son coin qu’’il nous aurait tous sans exception mais en se gardant bien d’élever la voix. Colère de sans couilles. Et nous les loufiats, les derniers aristocrates du prolétariat, nous gardions les épaules droites et la tête bien haute, posture de la victoire. C’était la nôtre ! On avait gagné une petite bataille, mais on savait tous que la guerre se gagnait loin de ce métier, loin des mangeurs d’âmes qui dévorent, chaque jour, toujours un peu plus le cœur de tous ces hommes qui attendent dans cette vie pleine de petites histoires que la mort vienne.